

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 17

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Gilbert-Martin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Quoi?... retrouvée?

— Ta langue, *pardine*, vieux *bordon*, c'est elle que je cherchais!

On m'a toujours affirmé dès lors que la leçon avait porté ses fruits.

Une de vos lectrices.

Voici une autre communication sur le même sujet, qui nous est adressée d'une localité dont on nous prie de taire le nom, le fait étant ainsi parfaitement exact.

Monsieur le rédacteur,

La jolie historiette « Piquepot et Mathurine » de votre dernier numéro, me remet en mémoire une chose qui s'est passée autrefois dans un village de notre vallon et qui n'est pas sans quelque analogie avec la susdite.

De même que Piquepot et Mathurine, Monsieur X et sa compagne voyaient parfois apparaître un petit nuage noir au milieu de leur ciel conjugal.

Un jour, Madame X imagine le même stratagème que Mathurine, se promettant de boudier avec mutisme absolu.

Le mari, homme jovial de sa nature, voit passer un matin devant chez lui sa vieille connaissance, le docteur Z., du village voisin. A sa vue, il lui vient une inspiration, et il appelle ce dernier en le priant de bien vouloir se rendre auprès de sa femme qui, dit-il, lui cause beaucoup d'inquiétude depuis quelques jours et semble avoir perdu totalement l'usage de la parole.

Le médecin, de bonne foi, s'empresse d'aller voir Madame X, et vous pouvez penser si la consultation fut du plus haut comique.

Pendant ce temps, le mari s'en allait prudemment prendre son absinthe en se tenant les côtes; mais le docteur, froissé d'avoir été joué, se vengea de la belle manière en envoyant à son ami, quelques semaines plus tard, une note d'honoraires de 50 fr. pour cette visite extraordinaire.

L'heure de l'absinthe à Paris. — Paris aime à se créer des habitudes. A l'habitude du tabac, à l'habitude de la bière, il a ajouté celle de l'absinthe. Paris n'avait guère autrefois d'autre motif pour aller au café que celui de savourer une tasse de café entre six et sept heures du soir. Bientôt il s'aperçut que ce n'était pas assez pour lui d'aller au café après dîner; il voulut encore y aller avant. Dès lors l'heure de l'absinthe fut imaginée. Elle commence vers quatre heures de l'après-midi. A ce moment, tous les cafés, surtout ceux des boulevards, présentent l'aspect le plus animé. Des groupes de trois ou quatre personnes s'organisent autour de chaque table, — à l'extérieur pendant l'été. C'est un va-et-vient de plateaux: les garçons, la bouteille au poing, demandent aux consommateurs:

— Monsieur, pure ou avec de la gomme?

Car il y a cent manières de prendre l'absinthe, puis aussi de la *faire*, c'est-à-dire de la troubler avec de l'eau, de la mêler, de la lier. Il y a même des professeurs d'absinthe.

L'heure de l'absinthe est tellement passée dans

les mœurs que rien n'est plus fréquent que d'entendre dans la rue le dialogue suivant: — Que devenez-vous? on ne vous voit plus. — Mais si! — Où donc? — Tous les soirs au café de *** — A quelle heure? — A l'heure de l'absinthe, parbleu!

La *Science pour tous* nous dit ce qu'il faut penser de la déplorable habitude des apéritifs, qui consistent ordinairement dans un extrait végétal amer ou extrait d'absinthe. D'après les recherches récentes d'un médecin très distingué, les apéritifs gênent la digestion plutôt qu'ils ne l'activent; à forte dose, ils diminuent la sécrétion du suc gastrique; à dose modérée, ils ne produisent qu'un effet passager, ils retardent la digestion.

D'un autre côté, le docteur Hector George cite les expériences faites par le docteur Magnan, de l'asile d'aliénés de Ste-Anne (Seine).

Ce médecin prenait, par exemple, deux chiens de même taille et de même force. A l'un, il injectait de l'eau-de-vie dans les veines; à l'autre, de la liqueur d'absinthe. Le premier tombait bientôt sur le flanc, ronflant comme un homme ivre-mort; le second était pris de tremblements et devenait vite en proie à une attaque d'épilepsie.

Si on met sous une grande cloche en verre un cochon d'Inde avec une soucoupe remplie d'alcool, et sous une autre cloche un second cochon d'Inde avec une soucoupe remplie d'absinthe, le premier tombe bientôt ivre-mort et immobile; le second tombe également, mais avec une attaque d'épilepsie.

Les chats, les lapins et les porcs se comportent de même.

Ces exemples sont concluants, on ne saurait leur donner trop de publicité. S'il y avait moins de buveurs d'absinthe, il y aurait moins d'épileptiques et surtout moins d'enfants qui héritent de cette maladie des parents.

Le caractère plus ou moins politique attribué par divers journaux au voyage de M. de Lesseps, à Berlin, a soulevé certaines critiques qui ont inspiré à un poète, M. Gilbert-Martin, du *Don Quichotte*, les vers spirituels qu'on va lire:

Lesseps, vous êtes un grand homme;
Pour un perceur on vous renomme,
Illustre et vaillant entre tous.
A quoi bon quitter votre sphère?
Percez, percez, c'est votre affaire;
Mais ensuite restez chez vous.

Par ce temps froid, quelle imprudence
D'aller au loin faire une absence!
On gagne si vite une toux!
Mieux vaut, près du feu qui pétille,
Jouer le bézigue en famille:
Restez bien chaudement chez vous.

Au lieu d'entreprendre, à votre âge,
Un trop équivoque voyage
Chez les reptiles et les loups,
Au lieu d'aller faire risette
Au pays où fleurit Herbette,
C'est si simple! restez chez vous.

A chacun son métier sur terre:
L'un est maçon, l'autre est notaire,

Un troisième plante des choux.
 Quand vous jouez au diplomate,
 C'est un rôle qui nous épate;
 Restez, restez plutôt chez vous.
 La chose, au fond, n'est pas très claire;
 Avec inquiétude on flaire
 Un je ne sais quoi là-dessous;
 Vous, le Français chevaleresque,
 Voilà qu'on vous soupçonne presque:
 Décidément, restez chez vous.
 Hélas! la gloire la plus pure
 N'échappe pas à la piqûre.
 On dit (mais ce sont des jaloux)
 Que votre mission secrète
 S'est transformée en omelette.
 Ah! croyez-moi, restez chez vous.
 Vous trouvez que le vieux Guillaume,
 A Berlin, fleure comme un baume;
 Il est bon père et bon époux;
 Bismarck a de la bonhomie,
 Et l'Allemagne est « notre amie »...
 Non, non, cent fois, restez chez vous.
 Non, renoncez à cette fable,
 Soyez le Grand Français; que diable,
 Cela doit suffire à vos goûts!
 Mettons que tout ça n'est qu'un songe,
 Et là-dessus passons l'éponge;
 Mais désormais restez chez vous.

GILBERT-MARTIN.

Un jeune élégant nourrissait depuis longtemps le projet de se venger de son barbier qui, dans un moment d'étourderie, et sous l'influence du petit-blanc, lui avait fait une large coupure à la lèvre en le rasant, le soir même d'un grand bal où il était invité. La longue bande de tafetas qu'il dut coller sur la blessure lui enleva tout le plaisir qu'il aurait pu goûter dans cette soirée. Il assurait même à ses amis que ce contre-temps lui avait fait manquer un-riche mariage.

Un beau jour, Octave — c'était son nom — se leva à trois heures du matin, se dirigea vers un hôtel de notre ville, dont le portier était déjà debout, monta au quatrième étage, et heurta vigoureusement à la porte du numéro 43, où logeait un voyageur de commerce d'un caractère très emporté, brutal et le plus insociable qui soit au monde.

— Qui est là? fait une voix grincheuse.

— Monsieur, c'est le barbier, répond Octave.

— Allez baigner! Je n'ai pas demandé de barbier; adressez-vous ailleurs!

Octave descendit, alluma une cigarette et fit une petite promenade matinale sur la place de St-François. Au bout d'un quart d'heure, il retourna heurter à la même porte.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? mille tonnerres! Que voulez-vous?... qui êtes-vous?

— Pardon, monsieur, c'est le barbier.

— Je viens de vous dire que je n'ai que faire de vous à cette heure-ci! Si vous y revenez, je vous flanque en bas l'escalier.

La colère du vieux garçon était à bout.

Alors Octave descendit et alla sonner à la porte de son barbier. Celui-ci, coiffé d'un casque à mè-

che, ouvrit sa fenêtre et demanda ce qu'on lui voulait.

— Un monsieur qui doit partir par un des premiers trains, vous serait fort reconnaissant d'aller le raser tout de suite. C'est au numéro 43, hôtel... Vous serez largement payé.

Cela fait, Octave alla se cacher dans l'allée d'une maison voisine, attendant le dénouement. Le barbier fut bientôt habillé. Il prit sa trousse et monta chez son nouveau client.

Il avait à peine heurté qu'un horrible juron se fit entendre en demandant: Qui est là?

— C'est le barbier, monsieur.

— Ah! c'est le barbier, fit l'ogre, ah! c'est le barbier. Attendez un peu, mon ami, je vous ouvre à l'instant! Le temps de passer mon pantalon...

Bientôt le voyageur parut sur le seuil, les cheveux ébouriffés, le regard furieux. Il administra au pauvre diable une volée qui le fit dégringoler l'escalier plus vite qu'il ne l'avait monté, en criant comme un chien qu'on fouette.

Octave était vengé. Il alluma une cigarette et s'en alla content.

On hommo à màiti razà.

L'autro dzo, lè dzeins que passavont déviant tsi lo razàrè de la Crai fédérala, viront sailli de sa bou-tequa on gaillà bin racllià d'on coté et onco tot eim-bardouffà de savon de l'autro, et que se panavè avoué son motchào de catsetta. Tsacon se créyâi que cé compagnon étâi fou, kâ n'est pas dinsè qu'on se fâ razà quand on a 'na barba de quieinzè dzo. Eh bin, cé lulu n'étâi pas fou; mâ c'étâi on épouâi-rào qu'étâi eintrâ tsi on râclia-mor que n'étâi qu'on farceu et que lâi avâi met la pudze à l'orollie ein lâi deseint 'na folérâ. Vouaiquie coumeint l'affèrè s'est passâ.

Découtè lo razàrè, restè on boutsi qu'a on gros tsin rosset qu'est adé fourrà pè vai stu razàrè que lâi fâ dâi caressès et que lo lassè eintrâ dein sa bou-tequa. Adon, l'autro dzo, quand lo gaillà que se volliavè fèrè razà a étâ su la chaula et que l'a z'u étâ razà d'on coté, lo tsin est arrevâ et s'est chetâ drâi déviant li ein lo vouâteint ao blian dâi ge.

— Qu'est-te que cé tsin fâ quie, dit lo lulu, qu'é-tâi mau à se n'èse de vairè cllia grossa bite, et qu'a te tant à mè vouâiti?

— Oh bin, vouaiquie, repond lo barbicateu, ein repasseint son rajào su sa man, m'arrevè cauquie iadzo et sein lo volliâi, de copâ on orollie à 'na pratiqua, et lo tsin la medzè; et l'est po cein que se tint quie ein atteindeint.

Lo gaillà, qu'étâi on bocon simpliet, se laivè coumeint on ressoo quand l'out cein que desâi cé tsan-ro de razàrè, kâ lo tieu lâi brassavè, et tracè frou sein se laissi fini de razà et sein se nettivi la frimousse, ein deseint:

— Dâo diablo que mè vu laissi déchicotâ dinsé!

Et s'est reintornâ barbu d'on coté et poli de l'autro.